HAL
open science

Un simple objet ? Le livre dans l'hagiographie médiolatine (IXe -XIe siècle)

Marie-Céline Isaïa

To cite this version:

Marie-Céline Isaïa. Un simple objet ? Le livre dans l'hagiographie médiolatine (IXe -XIe siècle). Ch. Denoël; A.-O. Poilpré; S. Shimahara. Imago libri. Représentations carolingiennes du livre, Brepols, pp.205-220, 2018, Bibliologia 47. hal-01978402

HAL Id: hal-01978402

https://hal.science/hal-01978402

Submitted on 19 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un simple objet ?
Le livre dans l'hagiographie médiolatine (IXe-XIe siècle)

Marie-Céline Isaïa
Université Jean-Moulin Lyon3/CIHAM UMR 5648

Texte publié dans Imago libri. Représentations carolingiennes du livre.
Entre crochets, indication de la pagination dans la publication papier

[205]

Otloh de Saint-Emmeram (m. *ca*. 1070) est l'auteur d'une *Vie* de saint Boniface (m. 754) adressée aux frères de Fulda[1] : venant longtemps après d'autres biographes plus proches du martyr, il ne prétend pas apporter des faits nouveaux, mais veut donner à lire en même temps la trame de la vie de Boniface et ses lettres. Otloh se présente donc comme un hagiographe-archiviste, soucieux de réunir des documents historiques sur le saint. Est-ce parce qu'il agit ainsi en familier des bibliothèques, bon connaisseur des fonds monastiques ? Il ajoute en tout cas au récit classique du martyre de Boniface tout un chapitre de considérations sur les livres et le saint. Selon la tradition écrite par Willibald en effet, les bourreaux de Boniface et de ses compagnons en voulaient à leurs trésors, et les ont dépouillés de leurs livres et de leurs reliquaires ; mais incapables de se mettre d'accord sur le partage du butin, ils se sont entre-tués (cap. 26)[2]. Or les livres, comme les saints, ne meurent pas :

> Le massacre ayant ainsi trouvé son terme <faute de combattants>, d'autres accoururent encore, tout joyeux à la pensée de l'argent à gagner : brisant les coffres des livres, ils trouvèrent en guise d'or des volumes, en guise d'argent des parchemins de l'enseignement divin. Saisis de leur folie accoutumée, ils dispersèrent par la suite ces livres qu'ils avaient découverts, les uns en plein champ, les autres à travers les marais, et firent disparaître les derniers dans les lieux incongrus où ils les jetèrent. Néanmoins, par la grâce du Dieu tout-puissant qui voulut faire resplendir le mérite de celui qui les avait possédés, ces livres furent retrouvés intacts après un long laps de temps et rapportés par ceux qui les avaient découverts dans les églises où on les a gardés jusqu'à aujourd'hui. Parmi eux se trouve le livre du saint évangile que le bienheureux avait coutume d'emporter toujours avec lui en raison de sa sainteté. Bien qu'il ait été frappé en son centre par une épée tranchante, comme peuvent encore l'attester ceux qui le regardent attentivement, ce livre n'avait cependant pas perdu à

[1] Otloh de Saint-Emmeram, *Vita s. Bonifatii*, *BHL* 1403, éd. W. Levison, MGH SRGerm 57, Hanovre-Leipzig, 1905, p. 111–217.

[2] L'histoire des bourreaux qui s'entretuent et dispersent les volumes est déjà présente dans la *Vie de Boniface* (*BHL* 1400) de Willebald de Mayence, cap. 8, éd. W. Levison, MGH, SRGerm. 57, Hanovre-Leipzig, 1905, p. 1-58, ici p. 50-51. Elle a été commenté par Lutz E. von Padberg, « Bonifatius und die Bücher », dans *Der Ragyndrudis-Codex der Hl. Bonifatius*, L. E. von Padberg et H.-W. Stork éd., Paderborn-Fulda, 1994, p. 7-75, puis par Gábor Klaniczay, Ildikó Kristóf et Marie-Pierre Gaviano, « Écritures saintes et pactes diaboliques. Les usages religieux de l'écrit (Moyen Âge et Temps modernes) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* (56e année), 4-5 (2001), p. 947-980. Ce dernier article ne cite aucun exemple des IXe-XIe siècles.

cette entaille une lettre entière. C'est ce livre, à ce qu'on raconte, que saint Boniface avait en main au moment où avait été brandie l'épée qui devait lui fendre la tête : et pour la protéger, il l'avait mis sur le trajet de l'arme, en un geste familier, mais aussi parce qu'il était convaincu que le livre lui servirait de bouclier spirituel. Ce geste exceptionnel donne à comprendre, et l'admirable puissance de Dieu, et la vénérable sainteté du

[206]

bienheureux Boniface. Car il est plus admirable qu'aucune lettre n'ait été effacée du livre coupé, que si on ne pouvait trouver sur le livre aucune trace du coup porté par l'épée[3].

Otloh écrit ici, au début des années 1060, une synthèse fascinante sur les relations qu'entretient l'hagiographie avec le livre : à première vue, le livre est dépeint comme une relique, cet objet à la matérialité triviale que les païens ne savent pas estimer à sa juste valeur, mais où les fidèles reconnaissent l'action de Dieu. Le geste de Boniface lui-même, qui fait de son évangéliaire fendu un double de sa propre tête martyrisée, inviterait à confondre livre et relique corporelle. Ces observations coïncident partiellement avec celles de Claudia Rapp sur la période antérieure[4]. Du IVe au VIIIe siècle, le *codex* est défini comme un objet sacré, conservé dans les trésors plus que dans les bibliothèques, et peu à peu assimilé à un *medium* qui fonctionne comme une relique corporelle[5]. Or dans l'hagiographie tant grecque que latine, la promotion du saint homme au milieu du peuple des fidèles est principalement fondée sur sa familiarité avec le livre saint[6]. Il le connaît, le remâche, l'assimile si bien que, selon les textes hagiographiques qui rapportent le

---

[3] *Huiusmodi itaque strage finita, qui supererant iterum de pecuniarum opinione gaudentes concurrebant, et confractis librorum repositoriis, pro auro volumina, pro argento divinae doctrinae cartas reperiebant. Unde solita dementia arrepti, eosdem libros, quos invenerunt, alios quidem per campi planitiem, alios vero per palustria loca disperserunt, quosdam autem in quibuslibet locis incongruis proicientes absconderunt. Verumtamen omnipotentis Dei gratia, ut claresceret, quanti esset meriti, cuius idem fuerant libri, postea, magno temporis spatio transacto, reperti sunt intemerati et ad aecclesias, in quibus usque hodie haberi possunt, a singulis inventoribus reportati. Inter eosdem vero libros repertus est sancti aeuangelii liber, quem beatus vir pro sanctitate sua secum iugiter deferre solebat. Hic ergo quamvis gladio acuto, ut adhuc ab inspicientibus probari valet, per medium incisus fuerit, nullius tamen literae integritatem eadem incisione perdidit. Quem, ut ferunt, sanctus Bonifatius in illa hora, qua ad caput eius abscidendum vibrabatur gladius, habens in manibus, vel pro tutela capitis, ut multi solent, seu etiam pro clipeo spiritali, quem in libro tali esse credidit, percussori opposuit. In quo nimirum signo et miranda virtus Dei et veneranda sanctitas beati Bonifatii potest agnosci. Mirabilius namque videtur, quod nulla incisi libri litera delebatur, quam si nullum incisionis stigma per ferientem gladium in libro reperiretur.* Otloh de Saint-Emmeram, *Vita s. Bonifatii*, éd. cit. p. 211. Les considérations sur l'évangéliaire de Boniface (*Inter eosdem vero…*) appartiennent en propre à Otloh.

[4] Claudia Rapp, « Safe-Conducts to Heaven : Holy men, mediation and the Role of Writing », dans *Transformations of Late Antiquity. Essays for Peter Brown*, Ph. Rousseau et M. Papoutsakis éd., Ashgate, 2009, p. 187-203.

[5] Claudia Rapp renvoie à Armando Petrucci, « The Christian Conception of the Book », dans Armando Petrucci, *Writers and Readers in Medieval Italy. Studies in the history of Written Culture*, trad. Ch. M Radding, Yale, 1995, p. 19-42.

[6] Claudia Rapp, « Holy Texts, Holy Books, Holy Scribes. Aspects of Scriptural Holiness in Late Antiquity », dans *The Early Christian Book*, W. E. Klingshirn et L. Safran éd., Washington DC, 2006, p. 194-222.

phénomène, il devient une vivante incarnation de la parole de Dieu. Dans cette perspective, l'hagiographie entretient avec le livre une relation ontologique : relais d'une « écriture disparue, qui aurait pris chair dans les saints[7] », elle devient elle-même écriture sainte et permet de perpétuer la présence agissante des saints dont elle raconte la vie au bénéfice de ses lecteurs. L'idée n'a pas disparu avec le Moyen Âge central : dans la *Vie* de l'évêque de Toul Gérard (m. 994), Widric de Saint-Evre écrit ainsi avant 1044 que le saint

> pour le prix d'objets très précieux, avait fait copier des *Vies* de saints sur de modestes cahiers, qu'il avait disposés tout auprès de son lit de sorte à ce qu'au moment où il se livrait au sommeil de la nuit, les livres ne cessaient pas de l'entourer ; il était sûr que l'appui des saints, dont les actes étaient là contenus, le protégeait de toute influence perverse de l'Ennemi[8].

[207]

Saint Gérard de Toul s'entoure donc de livres hagiographiques pour vivre dans la compagnie des saints : aucun d'entre eux n'a écrit ces livres, ni ne les a touchés, mais les saints vivent dans les livres qui racontent leur vie.
Ce dernier aspect cependant semble de moins en moins explicite dans l'hagiographie carolingienne et ottonienne. Otloh, à la relecture, insiste sur le fait que jamais l'évangéliaire de Boniface n'a exercé la moindre protection, ni religieuse, ni magique sur le martyr ; Boniface ne le brandissait d'ailleurs pas pour susciter un miracle, mais par réflexe et pour la foi qu'il plaçait en son contenu. Autant dire que le livre n'est pas ou plus un talisman, une relique qui aurait sa *virtus* en soi : son plus grand mérite est d'avoir conservé un texte transmis *ne varietur*. En outre, Otloh travaille fort peu le portrait de Boniface en rapport avec ses livres : à qui voudrait entendre la voix du saint et connaître sa personne, ses convictions, son enseignement, Otloh conseille la lecture de ses lettres, dont il cite de nombreux extraits[9] ; mais ni les livres éparpillés, ni même son évangéliaire ne *parlent* de saint Boniface ; aucun des païens qui portent la main sur les livres n'en sont pour autant convertis. Les livres tiennent seulement dans ce texte hagiographique le rôle de garants tangibles. Ce sont des documents objectifs, utiles à l'hagiographe, certainement pas les *medium* d'une sainteté active. Les constats de Claudia Rapp, valables encore au VIIIe siècle, paraissent à la lumière de cet exemple moins assurés dans l'hagiographie des IXe-XIe siècle. Les hagiographes carolingiens puis ottoniens témoignent bien de l'importance centrale de l'écrit, pour eux et pour leurs contemporains, comme première voie d'accès à une connaissance solide et rationnelle ; ils livrent de nombreuses considérations sur l'apparence, la solidité ou la fragilité, l'âge ou le format de tel ou tel *codex* parce qu'il leur sert de source[10].

---

[7] Claudia Rapp, « Holy Texts, Holy Books, Holy Scribes », art. cit. p. 195 : *...whether hagiography can operate as 'scripture once removed', embodied in the saints...*

[8] *Quique pro ornamentis preciosissimis sanctorum vitas modicis inscribi libellis fecerat; quos omni ex parte sui stratus ita apte locaverat, ut, nocturno in sopore sese vertente, ipsi cum eo libri verterentur, credens, quod sanctorum iuvamine, quorum ibi actus habebantur, ab omni prava inimici infestatione tutaretur.* Widricus, *Vita Gerardi episcopi Tullensis*, *BHL* 3431, éd. G. Waitz, MGH, SS 4, Hanovre, 1841, p. 490-505, ici cap. 4, p. 494.

[9] M.-C. Isaïa, « Les lettres dans l'hagiographie médiolatine », *Cahiers de civilisation médiévale*, à paraître en 2017.

[10] Alcuin compare le format des manuscrits qu'on détient à Centule sur saint Riquier dans sa préface à

Mais la distance qu'ils prennent avec la tradition antérieure des saints comme livres vivants, et des livres hagiographiques comme saints incarnés, invite à considérer ici l'hypothèse d'une lente et relative désacralisation du livre dans leurs textes ; le livre doit être respecté comme le réceptacle objectif d'une science qui s'acquiert par le travail et l'étude.

Du livre sacré au livre spirituel

De fait, les miracles qui attestent que le livre serait, en soi, un objet sacré porteur de *virtus* semblent très peu nombreux entre le VIIIe et le XIe siècle. L'exemple qui vient aussitôt à l'esprit, mais qui est peut-être d'autant mieux connu qu'il est isolé, est raconté par Rimbert peu après 864 dans sa *Vie de saint Anschaire* au cours d'un long chapitre qui met en scène un païen[11]. La progression du chapitre est intéressante, car il n'est pas d'abord question du livre, et Rimbert maintient un certain suspense :

[208]

> Un puissant de ce monde avait un fils, qui avait été mêlé avec d'autres à ce complot [raconté au chapitre 17] et qui avait porté le butin fait à cette occasion à l'intérieur de la maison paternelle. Ce méfait accompli, la richesse de l'homme commença à décliner, comme ses troupeaux et sa maisonnée elle-même. Son fils aussi, frappé par la vengeance divine, mourut ; puis sa femme, avec leur fils et leur fille, mourut peu après. C'est pourquoi, quand il se vit privé de tous ses biens à l'exception d'un tout jeune fils, le malheureux commença à craindre la colère des dieux et à se demander ce que dévoilaient tous ces événements d'une offense contre quelque dieu[12].

L'interrogation d'un devin lui permet de comprendre que c'est le Christ qui le punit ainsi : « Le Christ cause ta perte. C'est parce que demeure caché dans ta maison quelque chose qui lui a été consacré que tous ces maux que tu as endurés te sont arrivés, et tu ne pourras pas t'en libérer tant que cet objet demeurera dans ta maison[13]. » Il faut que le malheureux réfléchisse longtemps pour se souvenir enfin que son fils avait, parmi le butin amassé dans la maison paternelle, rapporté un livre. On se consulte : qu'en faire ? Personne n'ose désormais le prendre chez soi, jusqu'à ce qu'un chrétien se dévoue. Et Rimbert de conclure

---

Charlemagne, voir Alcuinus, *Vita s. Richarii*, *BHL* 7245, éd. Br. Krusch, MGH, SRM 4, 1902, p. 389-401, surtout p. 389. Le passage est traduit et commenté par M. Goullet, *Écriture et réécriture hagiographiques*, Turnhout, Brepols, 2005 (*Hagiologia* 4), p. 56-57.

[11] Rimbertus, *Vita Anskarii*, cap. 18, *BHL* 544, éd. G. Waitz, MGH, SSRGerm. 55, Hanovre, 1884, p. 13-79, ici p. 38-39. La dernière présentation complète de la *Vie* se lit dans E. Knibbs, *Ansgar, Rimbert and the forged Foundations of Hamburg-Bremen*, Ashgate, 2011, surtout p. 175-208, dans une perspective hyper-critique qui n'a pas d'incidence directe sur notre propos.

[12] *Quidam namque in terra illa potens extitit, cuius filius in eadem conspiratione cum aliis fuerat, et quae sibi de spoliis inibi captis provenerant in domum patris sui contulit. Post quod factum coepit illius substantia minui, et pecora quaeque ac familia deperire. Ipse quoque filius divina ultione percussus interiit. Sed et uxor eius cum filio ac filia non multo interiacente spatio obiit. Cum itaque se, excepto uno filio parvulo, omnibus bonis suis defraudatum videret, coepit miser deorum iras expavescere et, quod haec omnia alicuius dei offensione pateretur, mente tractare.* Rimbertus, *Vita Anskarii*, éd. cit. p. 38.

[13] *Christus, inquit, sic te habet perditum. Et quia quodlibet illorum quod illi consecratum fuerat in domo tua manet reconditum, invenerunt te omnia mala haec quae perpessus es, nec poteris ab his liberari, donec illud in domo tua manserit. Ibid.*

que cet homme fit preuve par la suite d'une dévotion admirable, et qu'il connaissait le psautier par cœur sans avoir jamais appris à lire[14]. Le livre, qui a donc été l'instrument du jugement pour le païen qui l'avait volé et méconnu, devient pour le chrétien qui le recueille une source de science infuse. Il ne s'agit pas seulement d'un objet précieux parmi d'autres, mais d'un objet *consecratus* dit Rimbert, si bien que le païen est coupable de sacrilège et non seulement de vol. Dans le contexte de l'hagiographie carolingienne, cette présentation du livre comme objet sacré doté d'une *virtus* propre confine à l'archaïsme. Faut-il y voir une influence de l'hagiographie irlandaise sur les représentations de la mission en Germanie, et l'existence d'un lexique symbolique propre à l'hagiographie missionnaire ? Elle n'apparaît plus en tout cas avec une telle force dans les siècles suivants ; au contraire, une histoire autobiographique rapportée par Everhelm, abbé d'Hautmont, plaide plutôt en faveur de l'établissement d'une ferme hiérarchisation décroissante entre la seule vraie relique agissante qui est le corps du saint, le texte hagiographique qui essaie d'en garder la mémoire mais n'est qu'une création humaine imparfaite, et le livret hagiographique qui n'a aucune vertu intrinsèque et que n'importe qui peut dupliquer. L'anecdote se lit en fin d'une *Vie de Poppon de Stavelot* augmentée de miracles[15]. L'abbé Everhelm, qui a bien connu Poppon, a fait composer sa *Vie* peu après la mort du saint (1048) par le moine Onulphe du Mont-Blandin qui signe la préface. Everhelm en personne abrège le texte et rédige un épilogue où il raconte comment il a estimé devoir traiter cette nouvelle œuvre hagiographique[16].

[209]

Il veut porter le « petit livre » (*tomellus*) qu'il a copié à Stavelot, sur la tombe de Poppon. Everhelm se met donc en route avec Onulf et le chapelain du comte Lambert, Odulf. Seulement, une fois parvenus à Liège

> Onulf, trompé par les avis d'Odulf, refusa de m'accompagner – j'ignore ce qu'il raconta à l'autre des mérites du saint homme. Ils dirent donc tous les deux : « Poursuis ta route, nous attendrons pour notre part ton retour à Saint-Trond. » Voyant leur peu de foi, je leur répondis qu'ils ne tarderaient pas à s'en repentir. Je quittai Liège, parvins à la tombe du bienheureux, me contentant de la seule compagnie d'un enfant. Sortant donc le cahier qui avait été rédigé au sujet de ses actions, je le déposai sur la sépulture du très bon père, avec un cœur bien contrit[17].

---

[14] *Quem librum quidam christianorum exinde sublatum in sua advexit. Ex cuius ore etiam ista cognovimus. Qui postea magnae fidei et devotionis extitit, ita ut psalmos quoque apud nos postea memoriter sino litteris didicerit.* Rimbertus, *Vita Anskarii*, éd. cit. p. 39.

[15] Everhelmus Altimontensis et Onulfus Blandiniensis, *Vita et Miracula s. Popponis*, *BHL* 6898, éd. W. Wattenbach, MGH, SS 11, Hanovre, 1854, p. 293-316.

[16] *Ego igitur Everhelmus… hunc libellum...scribendo summatim perstrinxi. Vita s. Popponis* § 35, éd. cit. p. 315.

[17] *...Onulfus, Odulfi consilio deceptus, recusat coeptum iter peragere mecum, nescio quid de viri sancti meritis proferens ad alterum. Aiunt ergo ambo : Iter perage tuum : nos vero in S. Trudonis coenobio tumm praestolabimur reditum. Ad haec ergo, eorum fidem infirmam considerans, aio, eos poenitere in proximum.Et inde progressus, ad beati viri tumulum peruenio, unius tantum contentus consortio pueri. Extrahens ergo libellum, de eius gestis editum, non sine contritione cordis super sepulturam piissimi Patris deposui. Ibid.*

Naturellement, les deux compagnons sont punis : Onulf perd son cheval, tandis qu'Odulf, malade, revêt l'habit monastique *ad succurendum* et meurt « peu après, laissant à la postérité l'exemple de sa foi défaillante pour que personne n'ait l'audace de mettre en doute les vertus de l'homme de Dieu[18]. » Point final. L'anecdote, racontée pour le miracle évidemment, révèle aussi une réflexion sur le statut du texte et du livre hagiographiques. Le *libellus* d'abord permet d'avoir accès au saint, mais d'une façon spirituelle et morale - en vue de l'édification des lecteurs - et non mystique – provoquant un effet de présence réelle. Everhelm, grâce au livre qu'il emporte, peut ainsi méditer sur l'exemple spirituel transmis par Poppon : « Comme nous nous entretenions volontiers en chemin de la vie future et de l'espérance des choses à venir, Odulf parcourait et parcourait encore avec moi ce *libellus*, disant qu'il était bien-heureux ce bienheureux, d'avoir su échapper de la sorte au naufrage de ce monde[19]. » Mais en même temps, il sait que le livre hagiographique est par définition impuissant à englober tout ce qu'il y aurait à dire sur le saint[20] : lequel ne peut donc jamais être dans le livre, mais réside là où se trouve son tombeau. Il y a une différence nette de contexte et de propos entre la *Vie* de l'évêque missionnaire Anschaire (deuxième moitié du IXe siècle) qui doit multiplier les miracles contre les païens, et la *Vie de Poppon* (deuxième moitié du XIe siècle) qui raconte la carrière relativement plus paisible d'un abbé de l'Église impériale ; il y a aussi une différence de statut entre ce qui doit être une Bible ou un livre liturgique dans le premier texte, et ce qui n'est qu'un petit *tomellus* dans le deuxième. Néanmoins, l'effacement du motif du livre comme instrument d'un miracle dans l'hagiographie des Xe et XIe siècle est notable.

[210]

Le saint travail de copie

L'hypothèse d'une relative désacralisation du livre est en partie vérifiée dans la mesure où une même évolution se retrouve dans le rapport que les textes hagiographiques établissent entre la sainteté de leur héros et sa fréquentation des livres. Pour revenir aux observations de Claudia Rapp, la sainteté d'un homme s'évalue jusqu'au VIIIe siècle à sa capacité à assimiler le texte saint. Dans des cas extrêmes, ou des textes précoces, le saint est comme possédé par la parole qu'il a reçue par simple grâce, sans la médiation des livres[21], ou selon une révélation mystique qui n'a pas de lien avec la pratique de la lecture :

---

[18] *...et ille non longe post obiit, exemplum suæ præuaricationis relinquens posteris ne præsumant detrahere virtutibus viri Dei Popponis. Vita s. Popponis* § 35, éd. cit. p. 316.

[19] *Qui cum in via de vita et spe futurorum sedulo colloqueremur, frequenter etiam hunc libellum Odulfus reuoluebat mecum, beatum beatificans virum, qui sic præsentis seculi euasisset naufragium. Vita s. Popponis* § 35, éd. cit. p. 315.

[20] *Ego igitur Euerhelmus... hunc libellum... scribendo summatim perstrinxi, non vt omnia, quæ de beato viro dicenda erant videlicet comprehenderem. Ibid.*

[21] Albrecht Diem et Hildegund Müller, « *Vita, Regula, Sermo* : Eine unbekannte lateinische *Vita Pacomii* als Lehrtext für ungebildete Mönche und als Traktat über das Sprechen (mit dem Text der *Vita Pacomii* im Anhang) », dans *Zwischen Niederschrift und Wiederschrift. Hagiographie und Historiographie im Spannungsfeld von Kompendienüberlieferung und Editionstechnik*, R. Corradini, M. Diesenberger, M. Niederkorn-Bruck éd., Vienne, 2010, p. 223-272, avec considérations sur « das Motiv des illiteraten Heiligen », p. 247.

« Nous confessons qu'il <Pacôme> fut vraiment animé de cet esprit de prophétie qui fut celui d'Ézéchiel ou de l'apôtre Jean, qui mangèrent le livre qu'ils avaient reçu de la main des anges et furent remplis en plénitude de l'esprit de sagesse, qui les poussa à prophétiser[22]. » Dans des cas plus répandus, c'est la pratique monastique de la rumination des écritures, jointe à leur copie laborieuse, qui permet au saint d'être rempli par la parole[23]. Dans l'un et l'autre cas, la preuve visible de cette Incarnation réitérée dans les saints, paroles de Dieu faites chair, réside dans le charisme de prophétie qu'ils possèdent. Cependant, puisqu'ils appartiennent au temps de la grâce, les saints n'annoncent pas de façon mystérieuse des événements inconnus et inimaginables comme le faisaient les prophètes de l'Ancien testament : ils rappellent les paroles de l'unique révélation pour donner à comprendre la signification des événements présents. Leur charisme prophétique met en évidence une familiarité avec le texte saint, et avec le livre. Or ce motif est considérablement infléchi dans l'hagiographie carolingienne puis ottonienne. La familiarité avec les livres y est de plus en plus présentée comme le résultat de l'éducation du saint, qui apprend dans les livres, au cours d'un lent processus pédagogique. Le livre ne descend plus du ciel : il est le support indispensable de l'enseignement. Dans la *Vie de saint Liudger* tout d'abord, la première preuve de sa sainteté est donnée par la curiosité et le goût qu'il manifeste dès son enfance pour les livres[24]. Altfrid écrit au cours des années 840 :

[211]

> Il reçut au baptême le nom de Liudger et sitôt qu'il commença à marcher et à parler, il se mit à faire collection de petits bouts de parchemin et de ces écorces d'arbre que nous utilisons d'habitude pour l'éclairage, et de tout ce qu'il était capable de trouver de ce genre ; et tandis que les autres enfants jouaient, lui assemblait ces feuillets qu'il avait collectés pour en faire comme des cahiers ; et quand il pouvait se procurer de l'encre ainsi que des chalumeaux, il imitait ceux qui savent écrire et les portait à sa nourrice pour qu'elle les garde, comme s'il se fut agi de livres utiles. Et si quelqu'un lui disait : « Qu'as-tu fait aujourd'hui ? », il disait que, tout le jour, il avait fabriqué

---

[22] *Vere autem credimus impletum in eo prophetiae Hiezechielis vel Iohannis apostoli dictum, qui librum de manibus angelorum accipientes comederunt illum et impleti sunt sapientiae plenitudine ad prophetendum. Vita s. Pacomi* éd. cit. cap. 27. Pacôme reçoit explicitement de la main d'un ange une feuille de laurier qui lui tient lieu de livre amer, selon Apoc. 10, 9-10 : *Et accepit angelus foliam lauri et scripsit in ea verba orationis et dedit eam Pacomio dicens : « manduca eam et erit amara... »*, éd. cit. cap. 24.

[23] Selon l'analyse que Cl. Rapp donne de la *Vie de saint Columba* écrite par Adomnán (m. 704), éd. Alan Orr Anderson et Marjorie Ogilvie Anderson, Oxford, 1961, p. 342, 344 et 346 et p. 524 et 526. J'ai donné une interprétation en ce sens de la *Vie de saint Cuthbert* écrite par Bède le Vénérable (*BHL* 2021) dans M.-C. Isaïa, « La prophétie dans l'hagiographie latine du haut Moyen Âge (VIe-IXe siècle). L'histoire comme destin, prédestination et providence », *Hagiographie et prophétisme*, dir. P. Henriet et Kl. Herbers, *Micrologues' Library* 80, 2016, Firenze, SISMEL, p. 15-49.

[24] Altfrid, *Vita prima s. Liudgeri*, *BHL* 4937, éd. G. H. Pertz, MGH, SS 2, Hanovre, 1829, p. 404-419. Voir surtout Stéphane Lebecq, « La famille et les apprentissages de Liudger d'après les premiers chapitres de la *Vita Liudgeri* d'Altfrid », dans *Haut Moyen Âge*, M. Sot éd., La Garenne-Colombes, 1990, p. 283-299 ; Ph. Depreux, « Les trois monticules de vêtements : un songe prémonitoire de l'envoi de saint Liudger en mission et l'évocation de sa promotion à l'épiscopat dans la *Vita prima* rédigée par Altfrid », dans *Échanges, communications et réseaux dans le haut Moyen Âge*, A. Gautier, C. Martin éd., Turnhout, 2011, p. 117-130.

> des livres, en avait écrit ou encore en avait lu. Et quand on lui demandait en retour : « Qui t'a appris [à la faire] ? », il donnait cette réponse : « C'est Dieu qui me l'a appris ». Car en ces tendres années il comprenait en lui-même ce qu'il accomplit par la suite avec application[25].

En dépit de la réponse de Liudger, il n'est pas question ici d'une science infuse qui permettrait au saint de se passer de livres ; au contraire, ce que Liudger tient de Dieu, c'est la conviction que le livre est un objet respectable dans sa matérialité même, et qu'un saint doit savoir le fabriquer. Cette activité précoce n'est donc qu'un préambule à de longues années de formation intellectuelle mises en lumière par Stéphane Lebecq, et qui conduisent Liudger à étudier à York auprès d'Alcuin : Liudger en revient, comme dit Altfrid, « bien instruit et muni de livres en quantité[26]. » Ses jeux d'enfant l'ont préparé à recevoir cette formation, ils ne l'ont pas rendue inutile. On est donc loin du *topos* du *puer senex*, qui impliquerait que le saint ait reçu une grâce d'élection, et plus proche d'une sorte de pratique ascétique adoptée par l'enfant, moitié mimétisme, moitié jeu. Le travail de copie est en effet considéré comme un exercice méritoire de maîtrise de soi. L'hagiographie n'oublie pas d'enregistrer cette pratique ancienne ; dans la *Vie* d'un saint évêque par exemple, elle vient manifester que le prélat était aussi capable de vertus monastiques. C'est le cas de saint Willehald de Brême, que le soulèvement de Widukind en Saxe a obligé à se réfugier à Echternach[27] :

> Il demeura en ce lieu près de deux ans, résolu à mener dans la retraite une vie solitaire. Sa vie n'y était pas tiède : adonné continûment à la lecture et à l'oraison, il se livrait particulièrement pendant la journée à la copie. C'est là en effet qu'il écrivit les épîtres du bienheureux Paul en un volume unique, et d'autres nombreux volumes que ses successeurs ont conservés comme souvenirs de cette homme de sainte mémoire – aujourd'hui encore ils sont restés indemnes[28].

[212]

---

[25] *Baptizatus autem accepit vocabulum Liutgerus. Qui statim ut ambulare et loqui poterat, coepit colligere pelliculas et cortices arborum, quibus ad luminaria uti solemus, et quicquid tale invenire poterat ; ludentibusque pueris, ipse consuit sibi de ipsis collectionibus quasi libellos. Cumque invenisset sibi liquorem, cum fistucis imitabatur scriptores, et afferebat nutrici suae quasi utiles libros custodiendos. Et cum ei quis diceret, quid fecisti hodie? dixit, se per totum diem aut componere libros aut scribere, aut etiam legere. Cumque iterum interrogaretur, quis te docuit? respondit: Deus me docuit. Meditabatur autem in tenera aetate, quod postea devotus inplevit.*, *Vita prima Liutgeri*, éd. cit., p. 406, l. 45-53.

[26] *Directus itaque Liutgerus, prospero cursu pervenit ad patriam suam, bene instructus, habens secum copiam librorum*, éd. cit. p. 407, l. 51-52.

[27] Pseudo-Anskarius d'Hambourg, *Vita s. Willehadi episcopi Bremensis, BHL* 8898, éd. G. H. Pertz, MGH, SS 2, Hanovre, 1829, p. 380-384. Attribuée à l'évêque d'Hambourg depuis Adam de Brême, cette *Vie* est plus vraisemblablement l'œuvre d'un anonyme d'Echternach, écrivant après la mort de Willerich évêque de Brême (838) et du vivant de l'empereur Lothaire (m. 855), selon Ian Wood, *The Missionary Life. Saints and the Evangelisation of Europe 400-1050*, Harlow, 2001, p. 89-91.

[28] *Quique in eodem loco duobus fere annis demoratus, elegit solitariam inclausus ducere vitam. Ubi etiam non mediocriter vivens, cum lectioni et orationi continue operam daret, tum praecipue scriptioni interdiu deditus erat. Namque scripsit ibi epistolas beati Pauli in uno volumine, aliaque quam plurima, quae a successoribus ipsius ob monimentum sanctae recordationis eius servata, hactenus manent inconvulsa. Vita s. Willehadi*, cap. 7, éd. cit. p. 382.

Ce ne sont plus les livres martyrisés d'un martyr qui servent alors de monuments à sa sainteté, mais ceux qu'il a écrits de sa main ; et ils ne sont pas conservés par un miracle étonnant, malgré leur dispersion dans les marais, selon ce que disait la *Vie de Boniface* du VIIIe siècle : ils n'ont en fait jamais quitté les bibliothèques monastiques. Le chanoine d'Hildesheim Wolfère, biographe du saint évêque Gothard, l'a bien noté en 1038[29] :

> Bien qu'il <Gothard> se soit toujours adonné avec zèle à tout ce qui pouvait être utile à l'Église, c'est cependant dans l'art d'écrire qu'il fut particulièrement appliqué. Dès son enfance par conséquent, il accumula une quantité de livres, relatifs à l'enseignement divin autant qu'à la douce philosophie, au milieu desquels se distingue la Bible qui existe aujourd'hui dans ce monastère, une Bible d'un format étonnement grand, et plus grande encore pour son utilité pour chanter l'office selon le cycle liturgique et pour lire, qu'il réalisa non seulement par la copie mais encore en fabriquant de ses propres mains par la grâce de l'humilité, le parchemin et toutes les autres choses nécessaires[30].

L'hagiographe décrit la copie pratiquée par Willehald comme par Gothard comme un exercice technique maîtrisé et une pratique monastique ; il s'agit d'une variante du seul travail que sont la *lectio* et l'*oratio*, deux modalités complémentaires d'une fréquentation assidue de la parole de Dieu. Il n'y a rien de miraculeux là-dedans : les livres produits par les saints ne sont pas écrits plus vite ni à moindre frais. Pour leurs hagiographes, ils ne sont pas à proprement parler des reliques mais des objets de mémoire, selon l'observation d'Eric Palazzo[31]. Cette nouveauté relative rappelle que l'hagiographie tend à adopter avec le IXe siècle un discours où les vertus l'emportent sur les miracles ; le livre y devient le fruit d'une ascèse et plus la voie d'accès à un sens mystique, ni le moyen de mobiliser une *virtus* surnaturelle. Le fait est si vrai que même les femmes sont capables de livres - il s'agit après tout d'une tâche manuelle qui réclame surtout de l'application et du soin, au même titre que la couture et la broderie. Dans l'exceptionnelle *Vie* des saintes abbesses d'Aldeneik Harlinde et Relinde, tableau d'une éducation féminine aboutie selon les critères des années

---

[29] Wolfherius, *Vita Godehardi episcopi prior, BHL* 3581, éd. G. H. Pertz, MGH, SS 11, Hanovre, 1854, p. 167-196. Voir Stephanie Haarländer, *Vitae episcoporum. Eine Quellengattung zwischen Hagiographie und Historiographie, untersucht an Lebensbeschreibungen von Bischöfen des Regnum Teutonicum im Zeitalter der Ottonen und Salier* (*Monographien zur Geschichte des Mittelalters* 47), Stuttgart, 2000. Comme me le fait judicieusement remarquer Klaus Krönert, et bien qu'on parle de deux *Vies* de saint Gothard par Wolfère, la première tient davantage du dossier documentaire préparatoire à la deuxième, une vaste histoire institutionnelle de Saint-Michel d'Hildesheim où le rapport du saint et des livres n'est plus commenté.

[30] *Quamvis enim in omni ecclesiasticae utilitatis studio semper fuisset devotus, in scribendi tamen arte praecipue erat studiosus. Ergo in ipsa pueritia numerosam librorum tam divini dogmatis, quam et philosophicae dulcedinis congeriem coacervavit, inter quos tamen bibliothecam quae hodie in eodem monasterio habetur mirae pulchraeque quantitatis sed maioris per anni circulum cantandi legendique utilitatis, non solum scribendo verum etiam gratia humilitatis propriis manibus pergamenum ac cetera necessaria elaborando ordinavit*, Wolfherius, *Vita s. Godehardi*, cap. 5, éd. cit. p. 172, l. 37-41.

[31] « On assiste [à l'occasion de la Renaissance carolingienne] à une sorte d'individualisation très poussée de certains manuscrits, objets connus de tous et chargés d'une forte puissance commémorative », E. Palazzo, « Le livre dans les trésors du Moyen Âge. Contribution à l'histoire de la *memoria* médiévale », dans *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 52e année-1 (1997), p. 93-118, ici p. 104.

880-920, les deux saintes sœurs sont donc présentées comme des copistes accomplies. Le couplet n'apparaît pas cependant dans la rubrique « développement intellectuel »

[213]

ou « autorité spirituelle » des deux fondatrices ; l'hagiographe place ce petit développement dans un paragraphe consacré aux compétences pratiques et aux objets légués par les saintes :

> Harlinde et Relinde ne se laissaient jamais aller à l'oisiveté, mais l'évitaient continûment comme une maladie mortelle. De ce fait, les saintes purent laisser en legs à ce monastère une nappe, tissée de leurs propres mains, qu'elles avaient ornée par mille façons, compositions variées et techniques diverses, d'or et de perles et d'innombrables ornements dignes de Dieu et de ses saints. Elles écrivirent ensemble dans un magnifique travail une copie des quatre évangiles. Elles n'en fabriquèrent pas moins elles-mêmes de leur stylet un petit livre des psaumes, que nous appelons un psautier, et d'autres manuscrits nombreux des divines écritures : tous sont à ce jour encore au monastère, si neufs, resplendissant d'or et éclatant de perles, qu'on croirait que c'est aujourd'hui qu'on vient de les achever[32].

La *Vie des saintes Harlinde et Relinde* pousse à l'extrême une tendance observée dans l'hagiographie de la fin du IXe siècle : le livre est un objet parmi d'autres, par lesquels les saints manifestent des vertus héroïques. L'attention est portée par l'hagiographe vers les vertus – ici l'ascèse par le travail, qui n'empêche pas la pratique de l'oraison perpétuelle en conclusion du chapitre 12.

Sainteté épiscopale, livre et enseignement

Or le saint manifeste peu-à-peu en plus des vertus héroïques *inhérentes* à son rapport aux livres. Dans l'hagiographie épiscopale qui caractérise les temps carolingien puis ottoniens, la mention assez topique de la copie va ainsi de plus en plus souvent de pair avec l'excellence intellectuelle du saint, ses compétences comme élève puis comme enseignant. Gothard cherche dans les livres un contenu, une science discursive, sous la conduite de maîtres, et selon les étapes d'une formation scolaire. Le passage assez bref relatif à la fabrication de la Bible de Gothard doit en effet être replacé dans le contexte global de sa première *Vie*, qui décrit l'enfance du saint à travers la succession des pédagogues qui s'occupent de sa formation. Selon une mise en scène spéculaire assez

---

[32] *...Harlindis et Renildis… numquam otiositatem imitabantur, sed iugiter deuitabant, vt mortiferam pestem. Vnde accidit, vt et quædam palliola, quæ proprijs manibus contexuerant, quæ multis modis varijsque compositionibus diuersæ artis innumerabilibus ornamentis, Deum Sanctosque eius decentibus, ex auro ac margaritis ornata, composuerant Sanctæ, illo in loco post se relinquerent. Quatuor Euangelistarum scripta,… honorifico opere conscripserunt. Nihilominus vero Psalmorum libellum, quem Psalterium appellamus, ipsæ stylo texuerunt: aliasque quamplures diuinas Scripturas, quæ quidem vniuersa hactenus in eodem loco tam recentia et vibrantia auro, ac micantia margaritis fulgent, vt crederes ea hodie fuisse peracta. Vita Herlindis et Relindis* § 12, (*BHL* 3755-3756), éd. AASS *Mart.* III (1668), col. 386-391, ici col. 388.

topique, les lectures hagiographiques y prennent une place déterminante bien avant la copie :

> Bien qu'il se soit consumé dans un zèle ardent pour toute forme de perfection, on dit cependant qu'il aimait surtout la vie et les gestes des saints pères, au point qu'il leur consacrait de longs jours de lecture ininterrompue, souvent au mépris du repos de son corps qu'il tenait pour chose négligeable[33].

[214]

La précocité ici n'est pas celle de l'enfant que Dieu instruit de science infuse, mais de l'enfant doué et appliqué. Parvenu à l'âge adulte, le saint évêque continue à se distinguer par son rapport privilégié aux livres. Rimbert, archevêque d'Hambourg-Brême (m. 888), pourrait constituer un cas exemplaire : son hagiographe anonyme, qui écrit sous l'épiscopat de son successeur Adalgaire (888-909)[34], est particulièrement attentif à la vie spirituelle du saint évêque, décrit à la fois comme un moine bénédictin et comme un prêtre parfait. Dans l'esprit de l'hagiographie du xe s., l'auteur réserve donc toute la place aux visions puis aux vertus, au détriment des miracles. Il campe Rimbert en évêque capable de délivrer un enseignement consistant, aussi bien par oral que par écrit :

> ...Selon la mise en garde du bienheureux Grégoire, il <Rimbert> ne cessait pas de faire encore l'aumône de la parole : il persévérait sans relâche avec zèle dans l'enseignement salutaire, se souvenant que le même docteur dit : « Il vaut mieux restaurer l'esprit au râtelier de la parole d'une nourriture pour l'éternité, plutôt que de remplir d'un pain terrestre le ventre d'une chair qui doit mourir. » C'est à cette fin qu'il fit à l'usage des lecteurs un utile florilège des œuvres de saint Grégoire et le copia de sa main, et qu'il composa quelques lettres pleines d'instructions édifiantes pour divers correspondants...[35]

De la pratique monastique de la copie, encore conçue comme exercice spirituel, le saint évêque est donc venu à une conception fonctionnelle du livre : c'est le *medium* le plus pratique pour diffuser l'enseignement de Grégoire le Grand. L'évêque s'approprie cet enseignement, puisqu'il choisit les passages qu'il estime les plus judicieux, en même temps qu'il sait choisir le format le plus adapté en vue de sa mission pastorale, puisqu'il compose

---

[33] *Licet enim in omnimodae perfectionis studio vehementer ureretur, praecipue tamen sanctorum patrum vitam gestaque dilexisse perhibetur, ita ut neglecta parvipensaque sepius corporali refectione, longos soles conderet continuata lectione.*, Wolfherius, *Vita Godehardi episcopi prior* cap. 4, éd. cit. p. 171, l. 30-32.

[34] *Vita s. Rimberti, BHL* 7258, éd. G. Waitz, MGH, SRGerm. 55, Hanovre, 1884, p. 81-100. Voir I. Wood, *The Missionary Life, op. cit.*, p. 134-135 ; Ph. Depreux, « La *Vie de saint Rimbert*, archevêque de Hambourg-Brême », dans Omnia in uno. *Mélanges Alain-Philippe Segonds*, C. Noirot et N. Ordine éd., Paris, 2012, p. 243-261.

[35] *Interea iuxta admonitionem beati Gregorii etiam elemosinam verbi incessanter agens, doctrinae salutaris studio iugiter instabat, recolens quod idem ait doctor: plus esse, ut verbi pabulo victura in perpetuum mens reficiatur, quam venter morituraе carnis terreno pane sacietur. Huius rei gratia excerptum legentibus utile de libris sancti Gregorii fecit et propria manu conscripsit, epistolasque nonnullas aedificationis plenas ad diversos composuit. Vita s. Rimberti*, éd. cit. cap. 15, p. 92.

un florilège. Par rapport à la copie méditative de saint Willehald, la copie épiscopale des Xe et XIe siècle est directement conditionnée par le contenu à transmettre. Le phénomène me semble culminer dans l'œuvre du pseudo-Bardo, biographe de saint Anselme évêque de Lucques (m. 1086)[36]. Aux chapitres 25 et 26, le clerc fait l'éloge de la science d'Anselme, qui lui permet de répondre d'après l'Écriture à tous ceux qui l'interrogent, et de les faire taire – une qualité indispensable pour un évêque grégorien plongé dans des controverses permanentes :

> Si des gens aveuglés par un esprit dévoyé – ou peut-être par la volonté divine -, ou des gens corrompus par la cupidité pernicieuse de ce monde, s'opposaient à l'enseignement catholique et apostolique, ils étaient soudain réduits au silence sitôt qu'ils commençaient à discuter avec lui, parce qu'il ne pouvaient pas opposer de résistance à sa sagesse : ils étaient bien plutôt dans l'admiration

[215]

> devant l'éloquence si convaincante, si logique de cet homme. Il connaissait en effet presque toute la sainte écriture par cœur, si bien qu'il répondait immédiatement, et quel que soit le sujet, à quiconque l'interrogeait sur l'opinion des saints auteurs. Nous connaissons nombre des idées qui lui ont été dévoilées par la volonté divine d'après les saintes écritures : nous en tenons certaines qu'il a mises par écrit, d'autres que nous conservons en mémoire. Il écrivit de nombreux cahiers de sa propre main. Il réalisa un florilège apologétique à partir de différents ouvrages des Pères, selon lesquels le jugement du seigneur pape, toutes ses actions et commandements, étaient garantis par des arguments canoniques et prouvés par des autorités orthodoxes. Il fit une explication très lumineuse des lamentations de Jérémie. À la demande de la très benoîte servante de Dieu Mathilde, il expliqua aussi à merveille les psaumes, brièvement il est vrai mais d'une façon très utile, jusqu'au passage où l'on dit : « Nous vous avons bénis au nom du Seigneur. » De fait, c'est là qu'il finit et son commentaire, et sa vie...[37]

---

[36] Bardo Lucensis, *Vita et miracula Anselmi episcopi Lucensis, BHL* 0536-0537, éd. R. Wilmans, MGH, SS 12, Hanovre, 1856, p. 13-35. Voir E. Pasztor, « La *Vita* anonima di Anselmo di Lucca : una rilettura », dans *Sant'Anselmo vescovo di Lucca (1073-1086) nel quadro delle trasformazioni sociali e della riforma ecclesiastica*, C. Violante éd., Rome, 1992, p. 207-222 ; P. Licciardello, « Agiografia latina dell'Italia centrale, 950-1130 », *Hagiographies* 5, dir. G. Philippart, Turnhout, 2010, p. 524-531.

[37] *Quod si mente aliqui perversa divinitus forsan excaecati, aut avaritia saeculi perniciose implicati, catholicae et apostolicae restiterunt sententiae, dum secum ratiocinari coeperunt, subito satis obmutuerunt, quia sapientiae illius resistere non potuerunt, imo eloquentiam hominis tantam tamque rationabilem mirati sunt. Omnem enim sacram scripturam fere memoriter novit, quid singuli, quid omnes de quavis causa sancti expositores sentirent, mox, ut interrogares, responderet. Multa sibi sacris ex scripturis divinitus exposita cognovimus, quorum aliqua ab ipso habemus scripta, aliqua retinemus in memoria. 26. Multos libellos propriis manibus conscripsit. Apologeticum unum diversis ex sanctorum patrum voluminibus compilavit, quibus domni papae sententiam et universa eius facta atque praecepta canonicis defenderet rationibus et approbaret orthodoxis auctoritatibus. In lamentationes Hieremiae dilucidissimam fecit expositionem. Psalterium quoque rogatu benedictissimae Dei ancillae Mathildae exposuit luculentissime, breviter quidem sed utiliter, usque illum in locum, ubi ait: Benediximus vobis in nomine Domini. Ibi siquidem vitam et expositionem finivit…* Bardo Lucensis, *Vita et miracula Anselmi episcopi Lucensis*, éd. cit. p. 21.

Cette hagiographie militante montre tout le chemin parcouru depuis les considérations d'Adomnán sur le saint, prophète parce que copiste, au début du VIIIe siècle : selon Bardo, Anselme n'est pas saint parce qu'il copie des livres, mais il compose des livres parce qu'il est saint et se préoccupe de l'éducation des fidèles qui lui sont confiés. Les livres qu'il a fabriqués sont toujours des objets de dévotion pour ceux qui l'ont connu ; mais à la limite, les fidèles peuvent avoir accès à ses idées sans la médiation de ce support accessoire.

L'écriture hagiographique comme fabrication d'un livre

Par un paradoxe qui n'est qu'apparent, plus la place dévolue à la *virtus* intrinsèque de l'objet s'amenuise, plus la matérialité du livre devient sujet de réflexion dans le discours des hagiographes. Cela tient peut-être d'abord à un phénomène d'histoire politique et intellectuelle : au cours de la période carolingienne puis ottonienne, les textes hagiographiques qui avaient longtemps circulé sous la forme de petits cahiers autonomes sont intégrés dans de volumineux *codices*[38]. Les *libelli* sont parfois copiés, parfois directement reliés, pour former des collections hagiographiques : l'évolution codicologique mimerait ainsi matériellement une entreprise de systématisation et de normalisation de la littérature

[216]

hagiographique[39]. Pour les hagiographes en tout cas, le lourd *codex* qui rassemble les différentes *Vitae* donne à ce qui était auparavant un texte labile, sur un support fragile, une longévité et une autorité apparentes. Le phénomène dure pendant toute la période médiolatine, mais semble avoir trouvé son impulsion initiale avec la Renaissance carolingienne. C'est d'une correspondance éparse, échelonnée sur un demi-siècle entre différents auteurs qu'il est question dans cette préface de Charlemagne, mais ce que dit le roi du *Codex carolinus* pourrait s'appliquer aux textes hagiographiques contemporains :

> Charles, que la volonté de Dieu inspire, surpasse tellement tous ses prédécesseurs par sa sagesse et sa prudence qu'il a initié cette œuvre intelligente et fort utile qui a eu ce résultat que toutes les lettres [...] – lettres qu'on voyait déjà pour partie détruites et effacées du fait de leur ancienneté et de la négligence – il a donné l'ordre de les restaurer en toute diligence et de les recopier sur d'inoubliables parchemins[40].

---

[38] Joseph-Claude Poulin, « Les *libelli* dans l'édition hagiographique avant le XIIe siècle », dans *Livrets, collections et textes. Études sur la tradition hagiographique latine*, M. Heinzelmann éd., Ostfildern, 2006 *(Beihefte der Francia* 63), p. 15-193.

[39] Max Diesenberger, « Der Cvp 420 – die Gemeinschaft der Heiligen und ihre Gestaltung im frühmittelalterlichen Bayern », *Beihefte der Francia*, Bd. 71 (2010), p. 219-248. La collection est organisée autour de la promotion de la figure de l'évêque. C'est une programme de gouvernement qui doit inspirer Arn au moment où il est devient archevêque de Salzbourg, et un ensemble de normes qui s'imposent à l'épiscopat bavarois qui lui est soumis, art. cit. p. 245.

[40] *...Carolus...diuino nutu inspiratus, sicut ante omnes qui ante eum fuerunt sapientia et prudentia eminet, ita in hoc opere utilissimum sui operis instruxit ingenium, ut universas epistolas, [...] eo quo nimia uetustatae et per incuriam iam ex parte diruta atque deleta conspexerat, denuo memoralibus membranis summo cum certamine renovare ac rescribere decreuit. Codex Carolinus,* éd. W. Gundlach, *MGH, Epistulae 3, Epist.* 1, Berlin, 1892, p. 476 ; en dernier lieu, avec bibliographie rétrospective, Dorine Van

Des hagiographes nombreux décrivent le même phénomène. Un certain Rainier par exemple, peut-être moine de Saint-Ghislain, explique au Xe siècle que son travail d'hagiographe a consisté essentiellement à mettre en ordre sous la forme d'une nouvelle *Vie de saint Ghislain* des informations qui ne figuraient que sur des folios disjoints[41]. Raoul de Fulda, auteur en 836 d'une *Vie de la sainte abbesse Leoba*[42], est beaucoup plus bavard sur sa méthode de composition, mais elle ne diffère pas radicalement : un certain prêtre Mago avait commencé à réunir le témoignage des sœurs de sainte Leoba, avec scrupule mais sur des feuilles volantes, réservant à plus tard de les organiser en un cahier cohérent.

> Il en résulta que, n'ayant pas vu la mort venir, il laissa pêle-mêle des notes prises en désordre sur des feuilles, sans avoir eu le temps de les agencer. C'est la raison pour laquelle… je me suis efforcé de rassembler en un seul livre tout ce qu'ils ont écrit brièvement et laissé pêle-mêle sur des feuilles ; j'ai pris soin de dévoiler à ceux qui veulent le connaître le déroulement de l'histoire, tant d'après ce que j'ai trouvé pris en note que d'après ce que j'ai appris par d'autres récits, une fois le texte rapidement mis en ordre dans un petit livre[43].

[217]

L'hagiographe n'écrit pas, faut-il le souligner, pour informer les historiens sur les étapes de composition d'un texte hagiographique, mais comme Rainier de Saint-Ghislain, pour se défendre contre les accusations d'invention : il existe des témoignages écrits et oraux, ils sont fiables, et le livre hagiographique que Raoul de Fulda rédige n'est que la mise en ordre d'une documentation dont il n'est pas l'auteur. Le livre hagiographique n'est donc en aucun cas une œuvre à part entière, se défendent les hagiographes : c'est tout au plus une façon commode de présenter sans les perdre des témoignages objectifs et véridiques. À la racine de toutes ces protestations, je pense qu'on doit placer la préface que Bède le Vénérable a mis en tête de sa *Vie de saint Cuthbert*[44] en 721 : elle tisse ensemble à la perfection récit

---

Espelo, « A Testimony of Carolingian Rule ? », *EME* 21-3 (2013), p. 254-282, dont je n'ai pas adopté la traduction.

[41] « ...de peur d'être mis en cause comme faussaire, je n'ai osé intégrer ici que ce que j'ai découvert à grand peine dans des documents ou des parchemins disjoints... », *ne deprehenderer falsarius scriptor, inserere aliud non praesumpsi, nisi quod in cartulis atque membranis sparsim vix reperi,…* Rainier, Lettre à Rathbod de Saint-Amand, *Vie de saint Ghislain*, *BHL* 3555 éd. O. Holder-Egger, MGH, SS 15-2, Hanovre, 1888, p. 579.

[42] Rudolfus Fuldensis, *Vita s. Liobae*, *BHL* 4845, éd. O. Holder-Egger, MGH SS 15-1, Hanovre, 1887, p. 121-131. Raoul de Fulda est un disciple de Raban Maur. Son texte est longuement commenté par M. A. Mayeski, « New voices in the tradition : medieval hagiography revisited », *Theological Studies* 63 (2002), p. 690-710.

[43] *...et inde factum esse, quod confusa omnia et sparsim in scedulis adnotata reliquerat, quia, insperata morte praeventus, ad ordinanda illa prolixioris vitae spacium non habuerat. Quapropter ego non mea praesumptione, sed imperio venerandi patris ac praeceptoris mei Hrabani abbatis provocatus, cuncta quae ab illis breviter scripta et in scedulis sparsim relicta supra memoraveram, in unum colligere studui ; et tam ex eis quae ibi adnotata reperi, quam quae ex aliorum relatione didici, ordinato breviter libelli textu, rerum gestarum seriem scire volentibus pandere curavi*. Rudolfus, *Vita s. Liobae*, éd. cit. p. 122.

[44] Bède le Vénérable, *Vita s. Cuthberti*, *BHL* 2020, éd. B. Colgrave, *Two Lives of saint Cuthbert*, Cambridge, 1940, p. 141-309.

du processus concret d'écriture hagiographique et attestation de véracité du contenu. Toute la préface de Bède consiste à dire qu'il a mené une enquête très approfondie sur le saint avant de « commencer enfin à prendre des notes sur des feuilles volantes. L'ouvrage mis en ordre mais encore copié sur ces feuilles éparses[45] » a pu être offert ensuite à l'approbation et la censure de témoins choisis ; débarrassé d'éléments jugés inadaptés, il a seulement alors été recopié « sur de petits parchemins », puis soumis à un véritable examen lors de deux jours de lecture publique. Et ce n'est qu'au terme de cet examen que ce qui n'était encore que paroles a été jugé digne par un collège d'hommes instruits et compétents d'être proposé à la lecture et par conséquent, fixé par écrit[46]. C'est bien à cette matrice que les hagiographes carolingiens cités se sont conformés, plus ou moins consciemment : ils retracent donc après Bède les étapes de toute écriture hagiographique en les calquant sur le processus de fabrication d'un livre. Au fur et à mesure de l'enquête, comme les témoignages se confortent ou se contredisent, la *Vie* prend forme et mérite de passer de l'incertitude des feuilles à la pérennité du livre.

La fin des livres

Or ce mécanisme de lente création du livre hagiographique est de moins en moins fréquemment raconté au cours du IXe siècle, au profit de considérations inverses : l'écriture hagiographique est décrite comme embarrassée par la disparition des livres. Les hagiographes s'étendent sur la fragilité du support à partir duquel ils travaillent, au point que les descriptions du livre comme objet fragile ou périssable peuvent être considérées comme topiques. Ces mentions, concentrées sauf exception dans les prologues où les hagiographes font le bilan de leur documentation, leur servent à constater qu'elle est

[218]

indigente. Dans l'ordre chronologique, selon le pseudo-Ermanrich d'Ellwangen[47], le livre qui contenait la *Vie* de saint Magne a largement pourri dans son tombeau ; peu après 846, l'auteur anonyme d'une *Vie de saint Adelphe évêque de Metz* sait que les miracles du saint avaient été « mis par écrit », mais que « le cahier où ils avaient été consignés – à cause de la jalousie du diable et de ses machinations – a été entièrement brûlé par les Huns[48] ». Le

---

[45] *... et sic demum ad scedulas manum mittere incipio. At digesto opusculo sed adhuc in scedulis retento,... quae scripsi legenda atque ex tempore praestiti retractanda..., sicque...commendare menbranulis...curaui...* Bède le Vénérable, préface à la *Vie de saint Cuthbert*, éd. cit. p. 144.

[46] *... coram senioribus ac doctoribus libellus biduo legeretur ac... pensaretur examen, nullus omnimodis inuentus est sermo qui mutari debuisset, sed cuncta quae scripta erant communio consilio decernebantur absque ulla ambiguitate legenda et... ad transcribendum esse tradenda.* Bède le Vénérable, préface à la *Vie de saint Cuthbert*, éd. cit., p. 144.

[47] Après l'édition des *Monumenta* (*Translatio sancti Magni Faucensis*, *BHL* 5162, SS 4, éd. G. Waitz, Hanovre 1841, p. 425-427), il faut consulter l'édition par Dorothea Walz, *Auf den Spuren der Meister. Die Vita des heiligen Magnus von Füssen*, Sigmaringen, 1989, citée ici p. 190-192 d'après Monique Goullet, *Écriture et réécriture hagiographiques, op. cit.*, note 22 p. 36, avec traduction. Monique Goullet conteste l'attribution traditionnelle à Ermanrich dans sa traduction de la *Lettre à Grimald*, Paris, 2008, p. 19-20.

[48] *...per plura signa atque miracula...in scriptis erant redacta ; sed libellus, in quo conscripta fuerant, postea machinante diaboli invidia, ab Hunnis concrematus est. Vita s. Adelphi, BHL* 76, éd. *AASS Aug.* VI, col. 508B. Pour la datation, voir Monique Goullet, « La *Vie d'Adelphe de Metz* par Werinharius : une

prêtre Pierre que cite le prologue de la *Vie de saint Maur de Glanfeuil* (années 860) « avait acheté à grand peine et pour beaucoup d'argent des quaternions que leur ancienneté avait presque détruits, d'une écriture ancienne et passée, qui contenaient la vie de saint Benoît et de ses cinq disciples[49] ». Hincmar archevêque de Reims déplore au cours des années 870 la perte d'un *codex* de la *Vie de saint Remi*, « ce livre et d'autres, pourri par l'humidité, rongé par les souris, démembré puisqu'on lui coupait des pages, fut à ce point détruit qu'on ne put en retrouver que quelques feuillets épars[50] » ; selon le même Hincmar, la *Vie de saint Saintin*, évêque de Meaux, a été découverte par le moine de Saint-Denis Wandelmar sous la forme de « quaternions assez usés, où l'écriture était presque effacée ». Depuis « les Normands sont entrés dans la ville, brûlant certaines choses et emportant les autres et je ne sais pas si on pourrait encore trouver à Meaux ces quaternions ou leurs copies51…». Selon la *Vie de saint Fridolin* de Balther (Xe siècle), le *codex* de Säckingen qui contenait la vie du saint avait été volé au moment des invasions païennes[52] ; selon la *Vie et translation de saint Landoald* qu'Hériger, abbé de Lobbes (m. 1007) a composée au cours des années 980 environ, un livre contenant la vie du saint avait bien existé, mais « écrit d'une main archaïque et couvert de coulures de cire », il n'attirait que des « lecteurs extrêmement rares ». De toute façon, « du fait de la récente invasion des Hongrois, et à cause de l'inaction des gardiens, le livre a été détruit avec d'autres objets[53]. »

[219]

Pierre Damien aurait bien voulu en dire plus sur la vie ici-bas de saint Maur, évêque de

---

réécriture polémique ? », *dans* Scribere gesta sanctorum. *Recueil d'études d'hagiographie médiévale offert à Guy Philippart*, Turnhout, 2005, p. 451-476.

[49] *...quaterniunculos nimia pene vetustate consumptos, antiquaria et obtunsa olim conscriptos manu, vitam B. Benedicti, ac quinque discipulorum eius continentes… quos vix emerui datis non paucis redimere nummis.* Odo, Prologue à l'*Historia translationis s. Mauri*, *BHL* 5775, éd. *AASS Ian.* I, p. 1052.

[50] *...liber cum aliis partim stillicidio putrefactus, partim soricibus conrosus, partim foliorum abscisione divisus in tantum deperiit, ut pauca et dispersa inde folia reperta fuerint.* Hincmarus Remensis, *Vita s. Remigii*, *BHL* 7151-7163, éd. Br. Krusch, MGH, SRM 3, Hanovre, 1896, p. 250-341, ici p. 252. Voir M.-Céline Isaïa, « Être historien au IXe siècle. Esdras *scriptor* et ses successeurs », *Rerum gestarum scriptor.* Mélanges Michel Sot, dir. M. Coumert et al., Paris, p. 67-76, aux p. 72-73.

[51] *Isdem autem Vuandelmarus... quaterniunculos valde contritos, et, quae in eis scripta fuerant, pene deleta, de vita et actibus beati Sanctini reperit …idem locus neglectum fuerunt, et quaedam incendio ibi concremaverunt, quaedam vero praedantes diripuerunt, nescio si ipsi quaterniunculi vel eorum exemplaria in eadem urbe valeant reperiri.* Hincmarus Remensis, Lettre d'envoi de la *Vita s. Sanctini*, *BHL* 7488, éd. *AASS, Oct.* V, p. 587-588, aux p. 586-587. Le texte date de 876.

[52] *Tunc pater et provisor eiusdem monasterii (…) attulit meam in presentiam utriusque* [de saint Hilaire et de saint Fridolin] *virtutes, proprio separatim volumini inscriptas. Quas ubi videns gavisus sum et adhuc caucius, apertis voluminibus, inspitiebam, recordabar, in Sechoniensi monasterio, ad quod ego servili iure me pertinere non erubesco, unius, scilicet sancti Hylarii, virtutes in quodam volumine scriptas adesse, alterius vero, id est sancti Fridolini, vitam deesse; nam inde liber ipse, in quo eiusdem sancti vita habebatur scripta, ablatus est, quando idem prefatum monasterium a paganorum iam olim incursione vastatum est.* Baltherus, *Vita s. Fridolini*, *BHL* 3170, éd. Br. Krusch, MGH, SRM 3, Hanovre, 1896, p. 354-369, ici p. 354-355.

[53] *...libellum de vita eorum...quem quia antiquaria manu commemorat scriptum et a stillicidio cerae pene infusum, lectorem eius non ignoramus fuisse perrarum ; ...nuperrime vero incursione Hungrorum propter incuriam custodum cum aliis rebus eundem libellum deflagrasse.* Herigerus abbas Laubiensis, *Vita s. Landoaldi*, *BHL* 4700, éd. O. Holder-Egger, MGH, SS 15-2, Hanovre, 1887-1888, p. 601-603, ici p. 603.

Césène au début du Xe siècle, mais les livres qui auraient pu l'informer ont disparu dans l'incendie de la cité[54]. L'auteur au XIe siècle d'une nouvelle *Vie de saint Géry de Cambrai* écrit à l'évêque Gérard que le « grand *codex* sur la *Vie* et les miracles de Géry… à partir duquel le tout-petit *codex* dont nous disposons à présent a été composé,… a été entièrement brûlé du fait de la fureur dévastatrice des païens avec le reste du trésor et des livres innombrables[55] », etc. Bien sûr, ce sont des lieux communs, des mauvaises excuses, des prétextes qui ne trompent personne et que les hagiographes carolingiens utilisent avec plus ou moins de distance et de conviction pour justifier leur propre décision d'écrire ou de récrire. Mais pour le phénomène qui nous intéresse, et qui n'est pas la réécriture mais la représentation du livre, ces excuses répétitives sont en elles-mêmes des indices d'une évolution notable : alors qu'il était convenu de raconter, avec Bède, comment le texte hagiographique avait été lentement construit jusqu'à acquérir la solidité et la validité de ce qui est écrit, la deuxième moitié du IXe siècle s'appesantit plus volontiers sur le récit des circonstances qui ont vu la disparition des livres antérieurs ; aucun miracle n'empêche les païens de voler ou de brûler, aucune protection spéciale n'est en mesure d'empêcher le temps de faire son œuvre de destruction. Le fait-même que l'excuse puisse devenir topique prouve qu'on a là affaire à une représentation partagée : les livres sont fragiles, les livres s'abîment, même quand ils racontent la *Vie* des saints. Les livres ne sont pas des objets tabous à l'abri des épreuves mais des objets périssables. Otloh nous avait prévenus : le miracle n'est pas que l'évangéliaire de Boniface soit intangible – de fait, il n'est pas à l'abri des coups d'épée – mais qu'il ne laisse pas échapper l'essentiel du sens qui lui est confié, en dépit de sa fragilité structurelle.

Conclusion : hagiographie et Écritures

Parler d'une laïcisation du livre dans l'hagiographie médiolatine serait excessif : néanmoins, une forme de réification, de réduction du livre aux dimensions d'un simple objet utile, voire fragile, est manifeste. La question reste ouverte de savoir si c'est davantage le livre dont la représentation sociale a été bouleversée, ou si c'est l'hagiographie qui est devenue moins perméable au merveilleux. La transformation thématique de cette dernière est bien connue pour la période considérée – vers une hagiographie plus épiscopale, plus mémorielle et plus édifiante – et elle a joué son rôle dans

[220]

l'apparition d'un livre scolaire ou instructif entre les mains du saint. Mais une réflexion en

[54] *Eorum namque vocabula in antiquis quidem tomis se vidisse commemorant, sed cum civitas ante haec flammis fuisset exusta, monumenta quoque perhibent simul fuisse consumpta*. Pierre Damien, *Vita s. Mauri*, *BHL* 5771, éd. PL 144, col. 945-952, ici cap. 1, col. 945.

[55] *...de uita patris nostri et gloriosi pontificis Gaugerici grandem et miraculosum codicem, de quo hic praemodicus quem nunc habemus decerptus fuerat, a senioribus didicisses late compositum, sed sub bachania paganorum, qui peccatis christianorum exigentibus Galliam uastauerunt, in ipsis monasteriorum incendiis una cum thesauro reliquo et quam multis uoluminibus illum etiam concrematum*. *Vita s. Gaugerici tertia*, *BHL* 3289, éd. St. Vanderputten et D. J. Reilly, Turnhout, 2014 (*CCCM* 270), p. 145-187, ici p. 147 ; voir Charles Mériaux, « Une *Vita* mérovingienne et ses lectures du IXe au XIe siècle. Le dossier de saint Géry de Cambrai », dans *L'hagiographie mérovingienne à travers ses réécritures*, M. Goullet, M. Heinzelmann, Ch. Veyrard-Cosme éd., Ostfildern, 2010, p. 161-191.

termes de transformation générique aurait aussi son droit : il n'est pas indifférent que les réécritures et les recueils de *Miracles* se multiplient aux IXe et Xe siècles, au point de constituer dans certains espaces l'essentiel de la production hagiographique[56]. Or les *Vitae* tardo-antiques et médiévales pouvaient être conçues comme des redites ou des commentaires de l'unique livre qu'est la Bible[57], un livre clos qui avait tout dit : les hagiographes sont nombreux à répéter qu'il y a une équivalence essentielle entre leur texte et les écritures saintes, ce qui favorisait naturellement l'idée d'une sacralité inhérente aux livres hagiographiques. Or les *Miracles a contrario* sont par définition des livres toujours en cours d'écriture. Wandalbert de Prüm l'écrit très explicitement en conclusion de ses *Miracles de saint Goar* :

> Assurément, si se présentent des actions de Dieu qu'il nous incombe de glorifier, il convient, puisque la générosité de la puissance divine ne connaît pas d'interruption, que ne s'interrompe pas le dessein d'écrire et que tant qu'il y a des hommes capables d'accomplir cette tâche, ils mettent par écrit ce qui est digne d'admiration. C'est la raison pour laquelle il me semble judicieux de laisser à la fin de ce cahier des pages de parchemin vierges pour que, cette œuvre étant publiée aujourd'hui, tout homme avisé qui estimerait dans les temps à venir que des faits doivent être ajoutés à sa suite, soit en mesure de les insérer au moment opportun[58].

Il ne peut plus être question ici du texte hagiographique comme d'un substitut de la parole divine à conserver dans un livre scellé[59]. Parce que l'action de Dieu n'est pas bornée, le *codex* hagiographique doit rester physiquement inachevé : Wandalbert parvient en somme à combiner une conception héritée du livre hagiographique comme vecteur d'une parole sainte et une représentation nouvelle du livre comme objet matériel en cours d'écriture - l'œuvre de Dieu, écrite par des hommes.

---

[56] Pour les *Miracles* en général, voir H.-W. Goetz, « Wunderberichte im 9. Jahrhundert. Ein Beitrag zum literarischen Genus der frühmittelaterlichen Mirakelsammlungen », dans *Mirakel im Mittelalter. Konzeptionen, Erscheinungsformen, Deutungen,* M. Heinzelmann, Kl. Herbers, D. R. Bauer éd., Stuttgart, 2003, p. 180–226 ; pour la raréfaction des *Vitae* originales au profit des réécritures et des *Miracles* en Lotharingie, Michèle Gaillard, « Le saint, le comte, le roi », dans *Hagiographie, idéologie et politique*, E. Bozoky éd., Turnhout, 2012 (*Hagiologia* 8), p. 213-232.

[57] Après Victor Saxer, *Bible et hagiographie*, 1986 et Marc Van Uytfanghe, *Stylisation biblique et condition humaine dans l'hagiographie mérovingienne*, 1987, pour la littérature hagiographique comme lieu d'une expérimentation exégétique, voir E. Matter, « The Bible in Early Medieval Saints' Lives », *The Study of the Bible in the Carolingian Era*, dir. C. Chazelle, B. V. N. Edwards, Turnhout, 2003, p. 155-165.

[58] *Quippe, si divina opera nobis glorificanda dignissime proponuntur, oportet, ut, non cessante virtutis divinae beneficio, etiam scribendi non cesset intentio, et donec qui explere possint existunt, litteris digna admiratione tradantur. Quare etiam vacantes pergamenas huic libello subicere placuit, ut, edito opere praesenti, futuris posthoc temporibus quae inserenda prudens aliquis aestimaverit, oportune possit inserere*. Wandalbertus Prumiensis, *Miracula s. Goaris*, *BHL* 3566-3568, éd. O. Holder-Egger, MGH, SS 15-1, Hanovre, 1887, p. 362-373, ici lib. 2, cap. 34, p. 372.

[59] Apoc. 22, 18-19, qui sert de modèle à Grégoire de Tours en conclusion de son œuvre historico-hagiographique, voir *DLH* X, 31.